

La mélancolie, névrose ou psychose ?

La « déception essentielle * »

Marie-Claude LAMBOTTE

La question relative à la structure de la mélancolie prête toujours à discussion. La difficulté tient à plusieurs ordres, dont, en premier lieu, la « fluctuation » de la définition conceptuelle que Freud évoque dès le début de « Deuil et mélancolie ». Freud ne pouvait que se reporter au contexte psychiatrique et culturel allemand de son époque, et l'on connaît, par exemple, les modifications que Kraepelin fit subir à la classification de la mélancolie en 1913, à partir de la huitième édition de son *Lehrbuch der Psychiatrie*, dans laquelle la mélancolie rejoint la grande forme de la folie maniaco-dépressive tout en continuant toutefois à s'en distinguer nettement selon trois formes pures¹. Actuellement, le terme même de « mélancolie » a disparu de la classification de l'OMS, ainsi que du DSM IV, recouvert par la catégorie de « dépression majeure » ; cela voudrait-il dire que, seule, la psychanalyse continuerait à la reconnaître comme une affection à part entière et, de ce fait, poursuivrait son avancée dans la mise au jour des mécanismes inconscients qui la déterminent ? Dans cette idée, on pourrait faire l'hypothèse que cet intérêt de la psychanalyse pour la mélancolie doit aussi se trouver interrogé dans la mesure où il serait susceptible de concerner, en retour, les propres fondements de la discipline. Hypothèse osée, peut-être, mais elle semble bien correspondre au malaise qui ne manque pas de surgir dès lors que la mélancolie continue, pour certains – et nous sommes de ceux-là –, d'interroger les trois types de structure : névrose, psychose et perversion, sans pouvoir se glisser parfaitement dans aucun.

Marie-Claude Lambotte, <marieclaude.lambotte@free.fr>

* Le présent texte est la reprise d'un exposé sur la mélancolie dans le cadre de l'APJL, datant de mars 2009 et qui portait pour titre : « Névrose ou psychose dans la mélancolie. Une figure d'expression formelle de la certitude ». Je n'en ai pas repris le titre, la question de la certitude ayant trouvé son lieu du côté d'une forme de déception spécifique de la mélancolie que j'ai appelée « déception essentielle ».

1. Pour l'histoire des variations du concept de mélancolie, je me permets de renvoyer le lecteur à mon ouvrage *Le discours mélancolique, De la phénoménologie à la métapsychologie* (1993), chap. 1, « Fondements historiques pour une énergétique de la mélancolie », Paris, Anthropos, 2003.

J'essaierai donc de rendre compte de l'organisation mélancolique à travers le discours spécifique qui l'exprime, le mot « discours » induisant que le sujet parle à l'autre en continuant de s'entendre. En d'autres termes, le sujet n'est pas que « parlé », même si le négativisme qui l'anime peut revêtir, parfois, des aspects délirants. Et dans ces cas, plus que le contenu du délire, qui reste souvent de l'ordre d'une autodévalorisation *quasi* monoïdéique, c'est le mode de la certitude sur lequel il se déroule qu'on interrogera comme l'indice d'un effacement possible du fonctionnement dialectique. Et nous dirons, avec Lacan, que c'est bien par rapport à cette dynamique dialectique qu'un discours peut apparaître inaccessible, stagnant ou encore inerte ².

Les figures dualistes de la mélancolie ; le modèle du « tout ou rien »

Le sujet mélancolique exprime sur un ton de certitude sa condition existentielle insupportable en lui donnant une portée universelle et nécessaire. Pour résumer, je dirai qu'il insiste sur la défaillance de la parole de l'Autre au sens où la trahison l'emporte toujours sur la projection imaginaire dont il enveloppe ses relations avec les petits autres, ses semblables. La parole se trouve ainsi attaquée à travers un grand Autre perpétuellement décevant, un grand Autre tout extérieur qu'on devine derrière les ratages répétés des investissements. La figure d'*une vie coupée en deux* par « un avant et un après », sans qu'il soit toujours possible d'en déterminer un événement déclenchant ou d'en donner une représentation, illustre souvent le sentiment d'indifférence et le comportement d'inhibition dans lesquels le sujet mélancolique s'est trouvé basculer. Et il ne reste plus du monde qu'une juxtaposition de situations et d'objets sans valeur particulière ; tout se vaut, et la réalité paraît s'être réduite progressivement à une surface plane sans plus de relief. J'insiste sur cet exemple non pas pour évoquer le processus d'« appauvrissement du moi » ainsi que l'hypothèse de la répétition d'une perte originaire propre à la mélancolie, mais pour donner toute son importance à cette figure « de l'avant et de l'après » qui, seule, inscrit le discours dans le temps, indépendamment des occasions invoquées par le patient, qu'elles soient ou non réelles ³. C'est donc bien de la logique propre au discours mélancolique qu'il s'agit, d'une logique qui s'énonce à travers la marque d'une coupure temporelle (et *quasi* spatiale, peut-être même topique) et dont nous avons à repérer la fonction psychique sous-jacente.

2. Voir J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, particulièrement le chapitre II.

3. La littérature ne manque pas d'évoquer des situations de cet ordre dans lesquelles le héros se meurt d'un amour impossible sans qu'aucune autre issue, entendons sans qu'aucun autre objet, puisse lui convenir ; et l'analyse du coup de foudre ne serait pas sans lien avec la mélancolie. Mais la référence à un avant et à un après, sans qu'aucune représentation puisse la justifier, indique bien qu'il s'agit d'une fonction propre au discours mélancolique qu'il nous faut repérer. La pièce de Tchekhov, *Ivanov*, par exemple, illustre parfaitement cette situation qui mène le héros au suicide (voir notre article « *Ivanov* de Tchekhov ou la mélancolie sans défense », *LEXI/TEXTES*, n° 7, Revue du théâtre national de la Colline, 2005).

Le repérage de « l'avant et l'après » nous met sur la voie des processus d'idéalisation et, avec eux, sur la voie des insignes de la jouissance qui constitueront en partie l'idéal du moi. Mais ce n'est pas pour autant qu'il s'agit là d'une problématique de la nostalgie. En effet, si le sujet mélancolique maintient de manière répétitive cet avant et cet après, c'est souvent au sein d'un discours parfaitement formel et neutre, comme s'il ne pouvait que constater le passage d'un temps à un autre sans plus d'explication ni d'émotion. Or, ce passage donne au discours sa consistance en soutenant l'énoncé qui indique le renversement d'une même position subjective à l'œuvre dans l'énonciation. À l'évidence, nous avons affaire ici non pas à quoi que ce soit de l'ordre d'une phénoménologie de l'expérience vécue, mais à une logique de discours à travers laquelle le signifiant ne cesse d'insister, sans pour autant que puisse se former une signification, autrement dit un compromis possible prêté au désir. Tous les objets se valent et peuvent, dès lors, se substituer les uns aux autres indéfiniment ; c'est là cette réalité sans relief et à deux dimensions que décrivent les mélancoliques, alors qu'ils reconnaissent volontiers aux autres, bien qu'avec quelque sentiment de commisération, la jouissance d'une réalité pourvoyeuse d'investissements multiples.

Je ne pense pas que le discours mélancolique soit dépourvu de signification ; et je ne pense pas non plus, dans ce cas, qu'il s'agisse d'une « signification de la signification ». Nous aurions plutôt affaire à un « refus » de signification au sens où le champ des significations vaudrait pour les autres, mais pas pour lui. *Pour les autres, c'est très bien, ça marche, ils s'investissent dans la réalité, etc. Mais pour moi, ça ne peut pas marcher, ça ne m'intéresse pas.* Et l'on pourrait alors formuler la question ainsi : en quoi consisterait cette sorte d'« arrêt sur le signe » que le sujet mélancolique exprime souvent sous l'expression d'*arrêt sur image*, et qui fait symptôme dans l'inhibition et le négativisme généralisés qui caractérisent son comportement ?

Cet *arrêt sur image*, qui renvoie plus à un effet de certitude qu'à un effet de sidération, dans la mesure où il admet la contradiction (celle qui lui fait accepter que l'univers des significations vaut pour les autres), présente encore des similitudes avec une autre figure du discours mélancolique, celle du « tout ou rien » très souvent citée à son propos. Qu'on se rappelle ici une définition de Lacan relative au signifiant dans son rapport au signe, sachant que le signifiant, à la différence du signe, ne renvoie pas à un objet : « Le signifiant peut s'étendre à beaucoup des éléments du domaine du signe. [...] Il est lui aussi une absence. Mais en tant qu'il fait partie du langage, le signifiant est un signe qui renvoie à un autre signe, qui est comme tel structuré pour signifier l'absence d'un autre signe, en d'autres termes pour s'opposer à lui dans un couple. [Suit l'exemple du jour et de la nuit ⁴.] » Les figures de « l'avant et l'après » et du « tout ou rien » apparaissent bien, au sein du discours mélancolique, comme

4. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, op. cit., p. 188.

des figures d'écriture, autrement dit comme des signifiants, figures portées par une organisation psychique inconsciente que le sujet reconnaît comme telle. Le « je ne suis rien », exprimé sans honte, à travers lequel le mélancolique continue de viser son objet d'identification aussi bien que son analyste, semble le confirmer. Et l'analyste, principal témoin de cet aveu, reste sans doute le seul élément tiers pour le patient « arrêté par l'image » des nombreuses expériences de déception que celui-ci exprime en des termes de tromperie ou de trahison.

J'émettrai alors l'hypothèse suivante : l'*arrêt sur image*, expression d'un patient mélancolique, ressortirait, pour celui-ci, non pas à un croisement de significations, mais à un affect originaire de l'ordre d'une déception fondamentale, différent en cela de la représentation refoulée pour le névrosé. Et tout se passerait, dès lors, comme si cet affect, sous « l'influence d'un préjudice (*Kränkung*) réel ou d'une déception (*Enttäuschung*) de la part de la personne aimée », dit Freud dans « Deuil et mélancolie », ne pouvait que se reproduire et mettre à mal tout à la fois l'« équation symbolique » des objets, celle qui permet leur conjonction imaginaire et réelle, et l'assomption de la castration, comprise sur le mode singulier de l'écart entre la jouissance phallique et le choix d'objet. Peut-on en déduire que la métaphore du Nom-du-Père aurait été foreclose ? Cela n'apparaît pas suffisant pour le dire ; et il serait peut-être pertinent de déplacer la question sur le signifiant phallique dès lors qu'il ne semble pas remplir sa fonction d'indiquer les substituts métaphoriques possibles, ceux-là mêmes qui relèvent des investissements d'objets ou des élaborations sublimatoires.

Enfin, une dernière figure de la bipolarité inconsciente qui caractérise le discours mélancolique serait celle de cette réalité plane, ainsi vécue et qualifiée par le sujet, qui fait écran à ce qui semblerait briller derrière elle comme des signifiants poussés à leur valeur absolue, tels que le *Sens réel* ou la *vraie Vérité*. Et, à côté de ces références dernières, la réalité quotidienne ne peut que revêtir l'aspect d'un leurre que le sujet mélancolique, lui, à la différence des autres, aurait parfaitement décelé. On pensera, là encore, à un grand Autre non barré, recouvert par la banalité d'une réalité nécessairement dépréciée à propos de laquelle le mélancolique ne pourrait plus que dénoncer les failles et nourrir ainsi l'argumentaire de son raisonnement négativiste. Mais ces figures doubles, qui impriment au discours un mode de structuration à la fois temporel, spatial et topique, semblent, précisément, concourir à circonscrire la jouissance qui, sans elles, menacerait en effet d'envahir le sujet dans un fonctionnement psychotique. Le sujet mélancolique se trouverait bien coupé (ou simplement séparé⁵ ?) de la jouissance, avec, pour conséquence, le prix à payer de la

5. Cette distinction, qu'il faudrait mieux théoriser, entrerait dans ce qui ferait considérer ces figures comme un symptôme ou comme un sinthome.

désaffection de la réalité ⁶. Tel apparaît aussi l'effet de cette déception énigmatique qu'on peut lire chez Freud, et que Lacan reprend dans la dernière leçon du livre VIII de son séminaire, *Le transfert*. À la différence de l'endeuillé, pour lequel l'objet de désir, l'objet petit *a*, reste toujours masqué derrière ses attributs, pour le mélancolique, « l'objet y est, chose curieuse, beaucoup moins saisissable pour être certainement présent, et pour déclencher des effets infiniment plus catastrophiques, puisqu'ils vont jusqu'au tarissement de ce que Freud appelle le sentiment le plus fondamental, celui qui vous attache à la vie ⁷ ». Et Lacan de conclure sur cet objet obscur que le mélancolique ne cesse d'attaquer sans pour autant le voir, et qui se laisse toutefois deviner à travers les propres caractéristiques du sujet, exprimées dans le *je ne suis rien, je ne suis qu'une ordu*re.

La « dépression essentielle »

L'appréciation de l'image spéculaire, qu'on entreverrait volontiers à l'origine du processus mélancolique de dévalorisation du moi, n'y prendrait, selon Lacan, aucune part, à la différence du processus dépressif. Mais il met au jour un point de concours entre le deuil et la mélancolie qui serait non pas du ressort de la perte d'un objet, mais du ressort d'un remords, « un remords d'un certain type, déclenché par un dénouement qui est de l'ordre du suicide de l'objet. Un remords donc, à propos d'un objet qui est entré à quelque titre dans le champ du désir, et qui, de son fait, ou de quelque risque qu'il a couru dans l'aventure, a disparu ⁸ ». Cette hypothèse rend compte ainsi d'un sujet introduit dans le champ du désir et qui, en un second temps, aurait eu affaire au « suicide de l'objet » et au lâchage qui s'en est suivi. Ce temps reconstruit, postérieur à celui de l'opération de la métaphore paternelle, ferait alors vaciller celle-ci sous l'effet catastrophique de la chute de l'identification au père réel en mettant à mal la fonction symbolique du phallus.

On pourrait donc penser un sujet mélancolique initié au champ du désir et pour lequel le « suicide de l'objet » de Lacan, s'il renvoie à la chute de l'objet petit *a*, supposerait d'abord une déchirure dans l'imaginaire provoquée par un ébranlement du grand Autre, auquel on assimile, peut-être trop généralement, la Mère symbolique. Cet ébranlement peut aller du refus d'amour au complet abandon pour le petit d'homme, dès lors qu'il se trouve déjà capable d'évaluer le prix de sa demande, et par là même le désir de l'Autre, à l'aune de la dimension symbolique de l'objet qu'on lui

6. Et non pas sa déréalisation, ce qui n'est pas la même chose, et ce qui fait la différence entre un discours psychotique délirant et un discours mélancolique. Peut-être pourrait-on dire dévitalisation, mais on emploie souvent ce terme pour qualifier, en psychiatrie, ce qui serait la vision schizophrénique du monde. Le mot « désaffection », au sens de « construction désaffectée », semblerait le mieux adapté à l'aperception mélancolique de la réalité.

7. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert (1960-1961)*, Paris, Seuil, 1991, p. 458.

8. *Ibid.*, p. 459.

offre en retour. Et en cet échange-là résiderait précisément la déception fondamentale qui peut s'avérer mortifère pour le sujet ; du refus par trop répété jusqu'au lâchage, la déception finit, en effet, par déborder et recouvrir la seule référence symbolique qui eût suffi à sauvegarder le « toujours possible » imaginaire du sujet et a contribué, ainsi, à l'écrasement de son désir. Qu'on se représente l'enfant auquel est refusé le jouet qu'il demande, malgré les nombreuses tentatives qu'il ne cesse de réitérer auprès de ses parents ; et quand ces derniers, totalement excédés par son comportement, cèdent enfin à ses récriminations, mais de bien mauvaise grâce, il n'est pas rare d'entendre l'enfant répondre presque en pleurant : « Eh bien, si c'est comme ça, j'en veux plus ! » Ce n'est donc pas l'objet qu'il pleure, mais bien ce qu'il interprète comme un défaut d'amour de ses parents qui annihile son désir pendant un moment et lui fait perdre le goût du monde.

L'hypothèse de Lacan du suicide de l'objet poursuivrait donc cette interrogation de Freud relative à l'énigmatique déception postulée à l'origine de la mélancolie. Et le choix de ce terme de « déception » implique, nécessairement, que le sujet ait été en situation de l'éprouver, face à l'écrasement de ce qui, déjà, ressortissait à son désir et à l'objet petit *a*. La déception, avec ses ravages, comme on le remarquera, se distingue tout à fait de la nostalgie du sujet névrosé. Si la nostalgie laisse supposer que l'objet de la séparation reste investi par la libido sur un mode érotique, la déception indique toujours une sorte d'« ébranlement ⁹ » psychique de l'ordre d'une chute brutale des repères idéaux et, avec eux, des identifications moïques ; et, en fonction de l'importance de ces dernières, le sujet peut accompagner cette chute jusqu'à verser dans un sentiment de complet dénuement et de désaffection du monde. L'observation clinique renverrait alors à celle du traumatisme, entendu non seulement comme une effraction de type économique, mais encore et surtout comme un bouleversement psychique dont la figure du nœud borroméen et ses transformations pourraient rendre compte.

J'évoquerai encore, par exemple, pour illustrer cet ébranlement psychique causé par la déception, la remarque suivante de Kierkegaard relative à son père, sachant combien la « faute du père ¹⁰ » n'a cessé de hanter le fils. « Le pire danger n'est pas que le père soit un libre penseur, ni même un tartufe. Non, c'est qu'il soit un homme pieux, plein de la crainte de Dieu, que l'enfant en soit pénétré, certain, tout en remarquant au fond de son père une inquiétude cachée, comme si ni crainte de Dieu, ni

9. Dans « Deuil et mélancolie », Freud insiste bien sur cet « ébranlement » (*Erschütterung*) psychique que le mélancolique aurait subi dans sa relation avec la personne aimée, suite à un préjudice ou à une déception de la part de celle-ci.

10. Le père de Kierkegaard aurait maudit Dieu lorsqu'il était pauvre et qu'il gardait les moutons dans la plaine du Jutland ; et il aurait avoué cette faute lors d'un moment d'ivresse. Nous ajoutons que cette dernière caractéristique entre sans doute pleinement dans le fait que cette malédiction fut traitée *a posteriori* comme « la » faute.

piété n'étaient capables de lui donner la paix ¹¹. » On décèle ici les effets de la déception relative à la chute du père réel dès lors que celui-ci défaille dans sa fonction symbolique en entraînant avec lui l'écrasement de l'imaginaire. Et, dans cette reconstruction, le fils n'aurait plus comme seul recours que l'identification au père réel, considéré, cette fois, comme le père mort. Dans « Vue d'ensemble des névroses de transfert », Freud a bien attribué l'origine du mécanisme de la mélancolie à une telle identification au père de la horde primitive ; et il poursuit en reliant les fixations qui, selon lui, sont à la base des névroses narcissiques à la répression par le père, qui prolongerait ou rappellerait le contexte de dénuement spécifique de l'ère glaciaire – suivant ici l'idée de Ferenczi d'un parallèle entre le développement de l'être humain et les destins géologiques de la terre. Ma question deviendrait alors celle-ci : pourquoi la défaillance paternelle entraîne-t-elle de telles conséquences chez le fils au lieu de trouver place dans la mobilité des significations au sein de la chaîne signifiante ? Qu'est-ce qui cause alors la perte du désir, et avec elle la tombée du discours dans la métonymie des signes, comme l'illustre Hamlet avant qu'il ne retrouve, face à son double Laërte, la consistance phallique d'une position ¹² ?

Si Hamlet se plaît à jouer au fou, c'est, d'une part, à cause de l'impossibilité dans laquelle s'est trouvé son père de se préparer à la mort – il est mort « dans la fleur de ses péchés » – et, d'autre part, à cause de l'apparente labilité du désir de sa mère qui, s'étant porté sur l'assassin de son père, aurait pu, dès lors, se porter sur n'importe qui. Le père de Kierkegaard comme celui de Hamlet possèdent ce trait en commun de représenter des modèles symboliques de vertu (l'homme pieux ou le bon roi) qu'un acte extérieur serait venu corrompre : pour le père de Kierkegaard, la faute qui reste très énigmatique, et la mort dans le péché qui a surpris le père de Hamlet. Il s'agit bien de deux images déchues du père auxquelles les fils n'ont pu répondre qu'en déplaçant l'absolutisme de la loi sur un père mort et tout-puissant ¹³ aux dépens d'un père réel (au sens de celui qui appartient à l'entourage de l'enfant ¹⁴) qui n'avait pas le droit de faillir.

11. S. Kierkegaard, *Journal*, XII A 454, vol. III, Gallimard, Paris, 1955, trad. K. Ferlov et J.-J. Gateau, p. 348.

12. Voir à ce propos l'article de P. Bruno, « Phallus et fonction phallique chez Lacan », *PSYCHANALYSE*, n° 10, Toulouse, érès, sept. 2007.

13. Il faudrait reprendre ici la question très importante du désir de la mère pour les deux hommes et de la référence au père qu'il doit impliquer dans un discours. On connaît la labilité du désir de la reine, pour ce qui concerne Hamlet, et l'on possède peu d'informations sur la mère de Kierkegaard, si ce n'est qu'elle était servante dans la famille et que son père l'a épousée en secondes noces. C'est un événement non négligeable dans une famille aussi piétiste. Si j'associe sur ce point Hamlet et Kierkegaard, autrement dit une fiction à une autobiographie, c'est uniquement pour les besoins de l'argumentation relevant de l'importance accordée au père mort.

14. Le père réel « dont l'enfant n'a jamais eu qu'une appréhension très difficile, en raison de l'interposition des fantasmes et de la nécessité de la relation symbolique » (J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet (1956-1957)*, Paris, Seuil, 1994, p. 220).

Aussi la question propre au sujet mélancolique insiste-t-elle toujours autant : qu'est-ce qui, à partir de la faute du père, « ébranle » le sujet à tel point qu'il n'a plus comme seul recours que de reporter son identification sur un père mort, dont la fonction est essentiellement d'imprimer à la réalité une valeur nulle et non avenue ? *De toute façon, il n'y a pas de Vérité, alors, ce n'est pas la peine de faire quoi que ce soit, alors rien.* Et cette affirmation conforte bien l'effet d'une tromperie ou d'une trahison puisque, sous cette forme, s'exprime toute séparation ultérieure dont le sujet mélancolique s'extrait sous l'aspect du reste, du déchet ou encore du rien. À la question ainsi posée, il me semble qu'y répondre par la foreclusion du Nom-du-Père, au sens de la psychose, serait négliger un certain nombre de traits du discours mélancolique, dont celui qui témoignerait du maintien du rapport à l'objet à travers non seulement l'introjection narcissique, mais encore l'effet de trahison qui colore toutes les relations du sujet. Le symptôme mélancolique ressortirait ainsi à la chute des identifications idéales projetées sur l'autre semblable, comme à une sorte de répétition de la déchéance du père réel (cette même projection qui caractérise la passion amoureuse, selon Freud). À cela viendraient s'ajouter l'écrasement de l'imaginaire et son report au-delà de la réalité, en d'autres termes « derrière les choses », lieu réel dont l'inaccessibilité renvoie à celle du père mort. Et, dans cette même vue, le remords que Lacan introduit dans le rapport à l'objet, dans l'effet d'après-coup de sa disparition, et plus précisément de son suicide, renverrait à un premier lien érotisé avec l'objet qui ferait regretter au sujet mélancolique de lui avoir accordé son attention (autrement dit de lui avoir accordé ses projections imaginaires !) : « [...] – cet objet, s'il a été jusqu'à se détruire, ce n'était donc pas la peine d'avoir pris avec lui tant de précautions, ce n'était donc pas la peine de m'être détourné pour lui de mon vrai désir ¹⁵ ».

La spécificité nosographique de la mélancolie

Dans l'idée de désigner la position du mélancolique comme celle d'un véritable discours, je dirai que la négation grammaticale qui caractérise ce dernier relève d'un acte et non pas de la seule expression ; ce discours posséderait, dès lors, les propriétés d'une proposition performative. En effet, le mélancolique affirme que, dans la mesure où il n'y a pas de vérité ni de signification dernières, *alors* – et non pas *donc* –, ce n'est pas la peine de faire quoi que ce soit. Cette transcription m'apparaît conforme à la teneur générale de son discours et à la jouissance perverse qui ne peut qu'en animer la ténacité répétitive face à l'analyste auquel il assigne la place de témoin ¹⁶. Et, de fait,

15. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert, op. cit.*, p. 459. Il est bien évident que l'issue symptomatique d'un tel lien primaire n'a pu trouver à se représenter ; elle ne fait que se répéter, et ce dans les situations de séparation que le mélancolique a presque toujours provoquées comme s'il anticipait la possibilité d'être lâché de nouveau.

16. Je n'avais pas, jusqu'ici, insisté sur cette différence de registre que peuvent impliquer l'adverbe « alors » et la conjonction de coordination « donc » ; à l'intérieur du discours mélancolique, le premier indiquerait le registre logique et le second le registre grammatical. *[Suite page suivante.]*

le sujet « agit » une inhibition dans un refus du monde auquel on attribuerait volontiers le terme allemand d'« Abweisung », celui-là même dont se sert Freud pour qualifier l'attitude de l'humoriste à l'égard des contraintes de la réalité¹⁷. Et l'on sait que, pour l'humoriste comme pour le mélancolique, le conflit réside entre le moi et le sur-moi, selon que celui-ci se prend de bienveillance ou de cruauté à l'égard du moi.

Aussi bien, la forme négative du discours mélancolique fait-elle intrinsèquement partie du négativisme généralisé qui caractérise le rapport au monde du sujet, comme une logique propre à l'énonciation qui affleure dans l'énoncé sous une forme de compulsion répétitive. Or, précisément, c'est bien cette logique qui attribue à la parole du mélancolique le statut de discours ; c'est non pas l'effet de la pensée sur l'acte, mais « discours qui s'institue à l'intérieur de l'acte et, si l'on peut dire, discours qui doit s'ordonner de telle sorte qu'il ne puisse pas y avoir de doute qu'il ne s'articule pas autrement¹⁸ ». Et si l'insistance de la logique exclut comme tel le sujet supposé savoir, ainsi que l'écrit Lacan dans le livre XV de son séminaire, *L'acte psychanalytique*, la logique du sujet mélancolique, qui s'étale jusque dans l'utilisation grammaticale des pronoms indéfinis comme le « on » ou le « nous » – pronoms qui dénotent un processus d'assimilation de l'autre –, corrobore cette exclusion utilisée alors comme une défense contre le retour de la déception traumatique toujours possible. Il s'agit, en effet, d'un savoir dans cette figure kierkegaardienne d'un père parfait au travers de laquelle le fils décèle, cependant, un arrière-fond d'angoisse. Celui-ci ne peut alors qu'indiquer, dans le contexte familial décrit par le philosophe, la béance du regard paternel que vient occuper un Autre tout-puissant qui préside à la destinée des âmes selon son unique bon vouloir puisqu'il fait fi de leur vertu. Nous entrevoyons ici, de nouveau, le père réel, en tant que père jouisseur, qui recouvre le père imaginaire de même qu'il pervertit le père symbolique¹⁹. Et le mélancolique ne cessera d'occulter la place du sujet supposé savoir en s'efforçant de l'occuper lui-même ; son négativisme

À propos de la prise à témoin, rappelons que Lacan la considère comme « une des fonctions les plus élevées, mais déjà défléchies de la parole » (*Le séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud [1953-1954]*, Paris, Seuil, 1975, p. 61).

17. « Par ces deux derniers traits : mettre à l'écart la revendication de la réalité (*die Abweisung des Anspruchs der Realität*) et imposer le principe de plaisir, l'humour se rapproche des procès régressifs ou réactionnaires qui nous occupent si largement en psychopathologie » (*OCF XVIII*, 137, *CW XIV*, p. 385).

18. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique (1967-1968)*, inédit, leçon du 28 février 1968.

19. Je pense, à ce propos, que *Le concept de l'angoisse* de Kierkegaard devrait être lu dans cette version du père dans la mesure où c'est le « possible » qui fait surgir l'angoisse et que, dès lors, l'innocence se révèle coupable. Il me semble encore que toute la question de la grâce et de la prédestination au XVIII^e siècle, avec la torture mentale et la véritable souffrance psychique qu'elle a engendrées chez les âmes pieuses, gagnerait également en compréhension si l'on tenait compte d'un Dieu susceptible de « retourner sa veste ». Ce qu'avaient sans doute parfaitement entrevu ces âmes religieuses qu'étaient, par exemple, Fénelon ou Madame Guyon, non sans une dévorante culpabilité. Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de Michel Testachenko, *Amour et désespoir, De François de Sales à Fénelon*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000.

généralisé tient alors essentiellement d'une logique formelle, dont les raisonnements ne font que conforter la figure du destin en un *il est trop tard* ou bien *les jeux sont déjà faits* ²⁰.

Le négativisme qui imprime de manière compulsive le discours du sujet mélancolique exprime ainsi la certitude d'un *coup du destin* que je rapproche de l'hypothèse de Lacan du « suicide de l'objet ». Le « destin » et son corollaire, le « rien », apparaissent comme deux signifiants fondamentaux du discours qui signent une double impuissance du sujet : celle liée à la disparition de l'objet primordial qui continue d'appauvrir, dans le registre narcissique, la libre conjonction du réel et de l'imaginaire, et celle liée au démerite de l'objet d'amour qui, dans le registre symbolique, ne peut que décevoir dans un effet de tromperie. Et le *je ne suis rien*, qui résulterait alors de l'identification imaginaire à la trace de la disparition du premier Autre, et ce dans le champ déjà circonscrit du désir, en marquerait aussi la portée symbolique dès lors que le remords s'adresserait à un objet qui ne valait pas la peine qu'on s'en préoccupât. Peut-être, pour suivre Lacan, s'agirait-il de cette explication que le mélancolique aurait à formuler concernant l'objet et qui lui permettrait, précisément, de ne pas complètement disparaître avec lui : « L'objet, Freud nous dit qu'il faut – pourquoi dans ce cas ? je le laisse ici de côté – que le sujet s'explique avec ²¹. » La question du remords n'indiquerait-elle pas alors, dans cette reconstruction, la mise à distance du sujet, ainsi rendue possible, vis-à-vis d'un grand Autre tout-puissant et jouisseur ? Et le remords n'exprime-t-il pas encore le regret d'un sujet pris en faute envers lui-même et dont le moi, dès lors, tiendrait encore du registre narcissique ?

Le *je ne suis rien* du sujet mélancolique continuerait d'appartenir à cette logique du « pas sans », au sens repris par Lacan du « pas de vrai sans faux » ou du « pas d'homme sans femme ». On pourrait dire, de la même façon, « pas de rien sans quelque chose » en sachant de surcroît que « rien » provient de *rem*, accusatif de *res* (« chose »), et que le mot est resté féminin jusqu'au XVI^e siècle (il est ensuite devenu négatif par suite de son emploi fréquent avec « ne » et « pas »). Mais, alors que le faux relève du domaine de la réalité vécue, autrement dit de l'expérience vécue, le vrai relève du domaine de la croyance au sens où l'évidence existentielle du faux nous oblige à croire au vrai. Dès lors, l'affirmation paradoxale du rien, chez le sujet mélancolique, impliquerait-elle, sur le même mode, la croyance en quelque chose ou en la chose ²² ? À entendre le sujet mélancolique émettre le souhait d'une *vraie Vérité* ou

20. J'avais comparé, dans mes ouvrages précédents, la logique du discours mélancolique à celle des mégariques dans la mesure où ces derniers bannissent les propositions *de futuro* de leur raisonnement. Voir à ce sujet mon ouvrage *La mélancolie, Études cliniques*, Paris, Anthropos, 2007, en particulier le chapitre VI, « La fonction catastrophique du destin dans la mélancolie ».

21. J. Lacan, *Le séminaire, Livre X, L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, p. 387.

22. Sans pour autant placer ici la Chose lacanienne, nous en accepterons, cependant, l'évocation.

d'un *Sens dernier* qui se tiendrait au-delà des choses, derrière elles, et *qui brillerait comme le soleil derrière la lune lors d'une éclipse*, on ne peut que souligner l'affirmation *quasi* réaliste, au sens philosophique du terme, de tels concepts. Mais il faut tenter d'élucider, maintenant, la fonction de ces derniers dans la mesure où, précisément, ils semblent faire l'objet d'une certitude et tenir de la logique propre du sujet.

Croire en la vraie Vérité que recouvriraient les choses de la réalité fait penser, évidemment, à l'encadrement du fantasme à travers lequel le sujet rejoindrait l'objet petit *a* ; et le raptus suicidaire mélancolique par défenestration donnerait à cette figure toute sa pertinence. Je noterai, toutefois, que cet au-delà de la réalité parvient tout de même à trouver une expression dans la projection topique que le sujet mélancolique élabore de son propre fonctionnement psychique, à savoir une réalité qui fait écran aux *vraies choses*. Le négativisme du discours, en tant qu'il désigne l'acte dans une logique, au-delà de la seule grammaire, va nécessairement de pair avec la croyance non seulement en un au-delà des choses, mais encore en la nomination de ces choses sous la barre des signifiants « Vérité », « Sens », etc. C'est dire que l'objet petit *a*, détaché de la jouissance, reste masqué derrière l'écran de la banalité quotidienne avec, comme condition de fonctionnement, la désaffection de celle-ci. Dès lors, tous les objets deviennent indéfiniment substituables, et la réduction au « rien » du mélancolique « ne va pas sans » quelque chose, ce quelque chose de l'ordre du désir et dont la trace peut faire basculer le sujet dans le tout, par identification. Le négativisme reste donc la seule possibilité pour le sujet mélancolique de témoigner ce qui, de son désir, en indique à la fois la direction mortifère – celle de l'au-delà d'une réalité dépourvue de projection narcissique – et l'origine manquée – celle d'une trace dont les effets trouveront leur écho en la faille d'un père réel (celui de l'entourage de l'enfant) par rapport auquel l'imaginaire maternel prend tour à tour figure de victime ou de puissance néfaste. Dans les deux cas, l'image du père déchoit en laissant voir le fantôme du père mort qui, au plan du réel, tend à recouvrir et à pervertir dangereusement le père symbolique.

Le sujet mélancolique ne peut donc qu'exprimer, de manière répétitive et métonymique, l'ébranlement traumatique d'une déception essentielle – que j'appellerai « élémentaire » –, qui n'en finit pas de rendre la réalité inapte à ses tentatives d'investissement. On ne peut présumer, au niveau spéculaire, une identification du sujet au trou ($-\varphi$) du miroir que si cette identification se voit de nouveau réactivée, du côté paternel cette fois, par la défaillance du père réel. L'idéal du moi du sujet, constitué du trait unaire et représenté sous les insignes paternels qui ne participent pas du mouvement de substitution de la chaîne signifiante, s'effondre alors, en provoquant cet ébranlement propre à la déception qui pourrait provoquer une identification du sujet à l'objet petit *a* sous la forme du déchet. Je distingue ici l'objet *a* de la

Chose²³ sous peine de négliger cette topologie psychique spécifique du sujet mélancolique qui, à ses dépens, le fait se ranger du côté du « rien » pour le mieux préserver, précisément, de l'envahissement par le « tout ». C'est dire encore la certitude nécessaire à une telle logique de l'acte dès lors qu'elle met en jeu la vie même du sujet.

Ainsi, cette figure double du « tout ou rien », et de ses équivalents, entrerait-elle dans la production d'un symptôme, entendu comme un mode intrapsychique de résolution conflictuelle, ou bien dans la production d'un sinthome, entendu comme un quatrième nœud qui ferait tenir ensemble les trois autres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, irréductiblement séparés ? La question se pose, bien sûr, à partir de la forclusion du Nom-du-Père ; et l'envahissement par la Chose, souvent évoqué pour classer la mélancolie parmi les psychoses, ne me paraît pas spécifier la mélancolie en quoi que ce soit, et ce précisément en comparaison avec les autres psychoses. Or, j'ai suffisamment décrit le processus défensif du sujet mélancolique contre cet envahissement pour hésiter à ranger cette affection parmi les psychoses. Par ailleurs, si le maintien du rapport à l'objet, sur le mode de l'érotisation agressive du remords, pourrait justifier cette hésitation, la mise en danger de la « nécessité » qui nous fait tenir à la vie, cette *Not des Lebens* sur laquelle s'interroge Freud, ne me paraît pas non plus appartenir au processus névrotique. Bien plutôt, elle dépasse la seule dynamique des instances intrapsychiques de la névrose pour interroger les fondements du désir ; et ceux-ci relèvent de l'image réelle du sujet et, avec elle, de cet objet petit *a* qui, dans l'avènement du symbolique, figurera le manque dans l'Autre, grâce auquel le sujet constituera son rapport au monde.

Aussi, la troisième catégorie d'affections que Freud distingue sous l'expression de « névroses narcissiques », et ce depuis son article de 1915 « Vue d'ensemble des névroses de transfert » jusqu'en 1924 dans « Névrose et psychose », si elle ne résout pas l'alternative entre névrose et psychose, nous incite toutefois à prendre en compte ce qui constituerait une originalité, une spécificité propre à un certain type d'affections dont la genèse concernerait aussi bien la ligne d'évolution libidinale que celle de la structuration du moi. Freud évoque bien pour les névroses narcissiques un processus de refoulement qu'il élargit en celui de « clivage » : « [Nous] verrons que dans [le] groupe suivant le refoulement a [une] autre topique, [il] s'élargit alors en concept de clivage (*Spaltung*). » Et il poursuit : « [Le] point de vue topique ne doit pas être

23. C'est, il me semble, cette même question à laquelle Éric Laurent répond différemment en assimilant ce qu'il pense être l'« éternisation du désir » du sujet mélancolique au meurtre de la Chose. Le *fort-da* indiquerait non plus seulement la scansion, mais le véritable fondement de l'édifice du désir. « La mélancolie, sacrifice suicide, s'identifie à cette mort du sujet qui se nomme dans le même temps où il s'éternise. Par là, le sujet se fait pur sujet de l'éternité du désir. La mélancolie ne se situe plus à partir du narcissisme, mais à partir des effets du parasite langagier. Plus exactement, le sacrifice narcissique est subordonné au sacrifice symbolique. » Voir son article « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale », *Ornicar?*, *Revue du Champ freudien*, n° 47, oct.-déc. 1988.

surestimé dans le sens où pratiquement tout commerce entre les deux systèmes serait interrompu par lui [le refoulement]. Il devient donc plus essentiel [de savoir] à l'égard de quels éléments cette barrière (*Schrank*) est introduite ²⁴. »

Pour aller vers une conclusion induite par les mécanismes originaux de la mélancolie que j'ai tenté de mettre au jour, il ne me semble pas pouvoir clore la question de la structure de cette affection en la rangeant dans la catégorie des psychoses. Encore une fois, je parlerai plus volontiers de l'objet petit *a* que de la Chose qui, dans l'ébranlement de la déception – que je considère comme un traumatisme –, a fait régresser le sujet dans ce processus défensif très primaire qu'est le négativisme ²⁵. Il reste, bien sûr, que les incidences catastrophiques de la déception, soit la chute de l'idéal du moi, concernent un sujet pour lequel les insignes paternels propres à cette instance, extérieurs à la chaîne signifiante, ont annulé toute autre possibilité d'identification, excepté l'identification imaginaire à l'objet petit *a* sous la forme du déchet ou du rien. Dès lors, on assiste à une sorte de rage autodestructrice de la part du sujet mélancolique, cependant qu'au-delà de la réalité quotidienne, autrement dit masqué par elle, continue de briller l'objet *a*.

« Évaluer à proximité de quel élément la barrière serait installée », pour reprendre l'interrogation de Freud, serait une bonne manière d'envisager l'organisation psychique du sujet mélancolique. Et l'on pourrait ainsi actualiser cet énoncé en termes lacaniens de cette manière : « Alors, identification à la Chose ou identification au père mort ? », suivant en cela Éric Laurent dans son article « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale ²⁶ ». Je tiendrai, pour ma part, que la différence de la mélancolie avec la psychose relèverait à la fois de la singularité de la partition psychique introduite par les figures du discours mélancolique et du « temps » de sa mise en jeu. Il apparaît alors que cette chute des identifications propre à la mélancolie, avec le recouvrement du désir qu'elle entraîne, demanderait, pour produire de tels effets, que l'introjection de la métaphore paternelle ait déjà pu opérer dans la coupure d'avec le désir de la mère. Ce serait donc en un temps postérieur à cette opération symbolique, et à la suite d'une faillite du père réel en ses marques phalliques, que le sujet mélancolique se serait trouvé reporté au temps primitif d'un père mort. Et, dans cette voie, je suivrai volontiers la position de Christian Vereecken qui conclut sur « l'introjection du Nom-du-Père et le refus d'identification au père réel et à son phallus » dans son

24. S. Freud, « Vue d'ensemble des névroses de transfert » (1915), dans *OCF* XIII, trad. J. Laplanche, p. 285.

25. À propos du négativisme mélancolique, il faudrait reprendre les processus de la *Bejahung* et de l'*Ausstossung* à partir de l'article sur la négation de Freud, comme l'avait fait J.-P. Bauer au congrès de l'ÉFP à Montpellier en 1973. Voir son article « Le plaisir de nier », *Lettres de l'École freudienne*, n° 13, déc. 1974.

26. É. Laurent, « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale », *op. cit.*, p. 24.

article « La place de l'objet et de l'autre dans la mélancolie ²⁷ ». Il reste que, si je suis parvenue à une position similaire, c'est en travaillant la temporalité et la spatialité propres à la mélancolie que seul peut justifier, à mon avis, l'impact traumatique de ce qui serait de l'ordre d'une « déception essentielle », caractéristique peut-être des névroses narcissiques. Et je ne serai pas loin de penser que l'identification à la Chose et l'« éternisation du désir » qui s'ensuit, très bien analysées par Éric Laurent, conviendraient à la PMD, que je continue de distinguer de la mélancolie.

27. C. Vereecken, « La place de l'objet et de l'autre dans la mélancolie », dans *Actes de l'École de la Cause freudienne, La clinique psychanalytique d'aujourd'hui*, fév. 1982. « Tout se passe comme si le mélancolique n'était capable d'introjection qu'à l'occasion d'un deuil. Serait-ce qu'il n'a pas introjecté le Nom-du-Père ? Ce qui impliquerait peut-être que ce Nom-du-Père soit forclos ? Eh bien, je ne pense pas : je crois que le signifiant du Nom-du-Père est bien à sa place dans l'ordre symbolique chez le mélancolique, qu'il a été introjecté normalement, mais que, par un mouvement secondaire et d'ordre symbolique, le sujet ait renié, abjuré, certaines des conséquences de cette introjection quant à, si je puis m'exprimer ainsi, son métier de fils. Qu'il y ait, autrement dit, introjection du Nom-du-Père mais refus d'identification au père réel et à son phallus » (p. 22).